

Compte-Rendu

Fatiha Benmansour Bedran : ***C'était ou ce n'était pas Ouréana***

(Edition L'Harmattan : Les impliqués, 2025)

Evelyne Accad

Le roman de Fatiha Benmansour Bedran : ***C'était ou ce n'était pas Ouréana*** est une réussite d'écriture, de narration qui tient à bout de souffle, de sensualité toutes en nuances et en couleurs délicates, les guerres entre sultans, empereurs et émirs sont racontées d'une plume de maître(sse) de roman historique similaire à celle d'Amin Maalouf dont Fatiha se dit inspirée !

Mais Fatiha nous fait aller plus loin dans l'analyse de ces conflits mélanges de haines, de jalousies, de possessions malades qui entraînent inévitablement à la destruction des êtres sensibles et tendres. Car elle nous montre qu'au-delà de ces querelles ancestrales et classiques, une autre lecture peut être faite : « Les voies impénétrables du ciel s'ouvrent à toi ! Laisse-y tes empreintes, des marques fortes et indélébiles, les sceaux d'une vraie princesse ! (p. 137) Là réside tout le message de cette « vraie princesse » qu'elle soit ou ne soit pas Ouréana, ou Fatima la petite fille des émirs de Séville du XII^{ème} siècle.

Elle n'est pas dans la haine mais dans la tendresse. Elle n'est pas dans la possession mais dans le don, elle n'est pas dans la jalousie mais dans la complicité. C'est le message fort et important qui ressort de ce roman ! Il nous redonne un peu d'espoir dans ce monde où tout semble s'écrouler sous le poids des guerres répétées dont on ne voit pas la fin excepté un cataclysme final si rien n'est changé.

Dans mes échanges avec Fatiha, elle m'a appris que ce projet d'écriture avait mûri cinq ans et conduit dans l'immersion de la culture portugaise et espagnole, elle la marocaine mariée à un libanais. Et ce brassage des cultures et des religions ressort magnifiquement dans ses lignes où les conflits interreligieux prennent une toute autre dimension. Car elles sont vécues dans l'expérience personnelle, la souffrance et la volonté de la reconnaissance de l'autre loin des clichés habituels. Et là réside une autre force de ce roman sur lequel il y aurait beaucoup à dire mais sur lequel je ne m'arrêterai pas aujourd'hui.

Et comme me le dit aussi, si bien, Fatiha : « Mon expérience du Liban, où je réside, m'a appris que ceux qui vivent la guerre se retrouvent rarement dans les récits des historiens ou des journalistes. » Dans cet échange personnel avec Fatiha, j'ai compris qu'en fait, elle avait pu exprimer toutes ses douleurs et son mal-être d'écartelée vive entre toutes ses appartenances culturelles, ethniques, religieuses, sociaux, etc., grâce à l'écriture.

Ce fut pour elle une véritable thérapie et c'est ce qui nous permet aussi, à nous lecteurs, de ressortir de cette expérience, renouvelés, en quête de vérité transformatrice telle qu'elle est exprimée dans le poème finale du roman.